

micux profiter d'elles. La tâche essentielle consiste à observer la nature afin de la connaître, puis à employer ses procédés ou à les imiter en les développant, pour les utiliser à notre profit. Telle est la méthode d'ensemble. Les détails d'application varient à l'infini, mais tous dépendent d'elle et s'y rattachent de près. Notre usage des choses se lie à l'état de notre science ; le premier s'améliore dès que progresse le second.

De pareils progrès ne sauraient naître isolément. Le temps n'est plus où chacun se contentait de chercher à part sa subsistance, et, pour vivre, de faire son effort sans s'inquiéter de celui du voisin. L'humanité demande à la nature plus qu'autrefois et lui prend davantage. Le travail séparé ne suffirait point à une tâche aussi haute. Le monde civilisé est entraîné à associer, à grouper, à établir partout une commune entente, à s'instruire mutuellement. La pisciculture ne doit pas oublier de se conformer aux exigences de cette évolution. Obtenant, en agissant ainsi, des profits plus grands, elle y gagnera la force nécessaire pour exploiter son domaine entier.

Notre ambition consiste à faire du présent Bulletin cet agent de liaison et d'instruction. Favorisé du haut patronage de l'Administration, servant d'organe aux principales associations piscicoles de notre pays, ayant groupé autour de lui les plus éminentes personnalités de la pisciculture, il possède les éléments essentiels du succès qu'il est permis de présumer à son endroit.

ALFRED MEUGNIOT, (1857-1928)
ET LA RESTAURATION DE LA CARPICULTURE EN FRANCE
AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE
Par M. **RAOUL DE DROUIN DE BOUVILLE**

Un homme a été brusquement enlevé par la mort, voici quelques mois, auquel doivent être surtout attribués les progrès réalisés en France, depuis un quart de siècle, dans l'élevage du poisson d'eau douce. Il sied que, dès le premier numéro de cette Revue, dont il appelait de tous ses vœux la création, hommage soit rendu à sa mémoire et aux services qu'il rendit avec un dévouement égal à sa modestie.

Alfred-Richard-Ferdinand MEUGNIOT, né à Faucogney (Haute-Saône), le 19 novembre 1857, ne s'est intéressé qu'assez tardivement à la pisciculture, soit aux approches de la cinquantaine. Propriétaire dans son département d'origine, à la Corveraine, commune de Froideconche, d'une usine spécialisée dans la fabrication du mobilier scolaire, l'essentiel de son

activité fut toujours absorbé par la direction de cet établissement, qu'il sut développer et faire prospérer.

A un astreignant labeur, il fallait quelque détente. M. MEUGNIOT la trouvait dans la chasse et dans la pêche, qui aiguïsèrent en lui un sens inné de l'observation ; puis, comme il possédait quelques étangs, leur mise en valeur l'occupait par manière de distraction.

Cet administrateur expérimenté eut vite apprécié combien peu rémunérateur était l'élevage de la carpe tel qu'il se pratiquait en Franche-Comté — et plus généralement en France — à la fin du XIX^e siècle.

Sans doute, M. MEUGNIOT n'eût-il pas cédé à l'attrait qu'il ressentait pour la pisciculture, si le développement de son industrie ne l'eût amené à voyager en Allemagne. Il y rencontra des étangs bien aménagés et entretenus ; s'étant informé diligemment, il apprit que la carpiculture pouvait être de rapport, mais c'était un art ayant ses secrets. Nous les ignorions ; plus exactement nous les avons perdus, car il apparaît bien, à la lueur des vieux documents, que les moines du moyen âge furent meilleurs éleveurs que ne l'étaient, voici une trentaine d'années, les exploitants de nos étangs.

Vers cette époque, cependant, nous prenions conscience de notre infériorité par rapport aux carpiculteurs d'Outre-Rhin et avisions à y mettre un terme.

Dès 1898, un homme d'initiative, M. F. VALLOIS, importait à grands frais quelques adultes de carpe miroir à la Motte-Rouge, près Randonnai (Orne). La croissance de cette variété se manifesta bientôt comme étant double, environ, de celle du type indigène, à écaillage complète.

L'année suivante, M. A. LE PLAY, par son petit traité intitulé : *La Carpe*, attirait l'attention sur la méthode dite de Dubisch, en honneur en Allemagne depuis longtemps déjà.

Mais la véritable révélation de la prospérité piscicole de l'Europe centrale fut, à la section autrichienne de l'Exposition universelle de 1900, à Paris, la présentation faite par le prince DE SCHWARZENBERG. Les spécimens de son élevage à Wittingau (Bohême) accusaient des poids de 200, 1.500 et 2.500 grammes aux âges respectifs de un, deux et trois étés. Aussi un article du journal *Le Temps* (26 juin 1900) incita-t-il nos pisciculteurs à alimenter et suralimenter pour produire, eux aussi, la « Carpe forcée », car, faute d'information suffisante, l'auteur attribuait la croissance rapide au seul gavage.

Il était temps qu'on rompît chez nous avec la routine, car la carpiculture s'y trouvait dans un marasme bien mis en évidence par le Congrès international d'aquiculture et de pêche qui se tint à Paris en septembre 1900. Aucune communication n'y fut faite, aucune motion présentée qui touchât, de près ou de loin, l'exploitation des étangs ou l'élevage de la Carpe!

Pareille situation s'excusait, alors, par le manque de directives.

Mais, en 1901, parut, en Allemagne, le traité intitulé *Die Karpfenzucht* (La Carpiculture). C'était, comme le précisait un sous-titre, un « guide pratique élaboré, d'après les données scientifiques les plus récentes », par un comité de rédacteurs sous la direction de K. KNAUTHE.

Malheureusement, cet ouvrage, devenu classique, n'ayant pas été traduit dans notre langue, les méthodes modernes d'élevage qu'il expose au complet ne nous furent révélées que plus tard et par une autre voie.

Avant de narrer comment l'importation et la diffusion des données essentielles furent réalisées par M. MEUGNIOT, il est intéressant d'apprécier quelle était, avant qu'il n'intervint, l'indigence de notre information.

Prenons le cahier de notes d'un élève de l'Institut national agronomique, en 1903. Voici tout ce qu'on y trouve relativement à une opération fondamentale :

« Il faut se préoccuper du choix des géniteurs pour la Carpe, qui dégénère rapidement, mais on peut l'améliorer très notablement par la sélection. Ainsi procède-t-on en Bohême, en Hongrie, dans le Palatinat, où on élève la Carpe miroir, qui se développe plus vite et a une qualité de chair supérieure. On reconnaît la Carpe précoce à la grosseur de son corps relativement à la tête ».

Si nous en savons plus aujourd'hui, c'est que le pisciculteur de la Corveraine a été s'instruire à l'école des maîtres et, après avoir soumis à vérification l'enseignement reçu, l'a généreusement dispensé.

Sa science, en matière de carpiculture, a dû sa qualité et sa richesse au fait d'avoir été comme butiné sur les lèvres mêmes des meilleurs théoriciens ou praticiens de l'Europe centrale. Avec eux, M. MEUGNIOT a toujours tenu à nouer des relations personnelles, les allant trouver au siège de leurs exploitations ou dans leurs laboratoires. Sa démarche flattait, sa courtoisie désarmait les préventions éventuelles ; aussi était-il toujours bien accueilli. La glace rompue, commençait une enquête, méthodique, persévérante ; à ce disciple déférent, observateur attentif, questionneur infatigable, on ne refusait pas l'initiation.

Bien conseillé, M. MEUGNIOT s'adressa, dès le début de ses investigations, vers 1903, au réputé professeur Bruno HOFER, de l'École supérieure vétérinaire de Munich, directeur de la Station royale bavaroise de recherches ichthyobiologiques.

« Quelle merveille ! » — s'exclama ce dernier à la première rencontre —. « Quelle merveille ! Un Français qui se déplace pour s'instruire et vient voir de ses yeux ce qui se fait en Allemagne ! »

M. MEUGNIOT se plaisait à rappeler cette réflexion du spécialiste éminent avec lequel il entretenait, dès lors, des relations amicales et suivies. Il en alla de même avec ses assistants : le docteur Walter HEIN et, surtout, la doctoresse Marianne PLEHN, qu'il honorait d'une spéciale considération. Il sut, enfin, conquérir l'estime et la sympathie des praticiens réputés avec

lesquels il fut mis en rapport, notamment du comte DE WALDERDORFF, à Teublitz.

M. MEUGNIOT avait été heureusement inspiré en allant se rendre compte, sur place, des méthodes suivies par les carpiculteurs allemands. Sa récompense fut la prompte acquisition de deux données capitales, dont on n'avait, alors, presque aucune idée dans notre pays. Il connut, en premier lieu, que le problème de la Carpe de rapport relève autant, sinon plus, de la génétique que de la zootechnie. Ensuite, on lui apprit que la « conformation », révélatrice, pour l'œil exercé, de l'aptitude à croissance rapide, avec une toute autre importance que la « livrée », autrement dit : l'écaillage. Somme toute, le poisson d'élite, le poisson qui paie, était celui qui, unissant à la santé un appétit vorace, consommait beaucoup et assimilait au mieux, soit en développant surtout sa musculature : il constituait le produit d'une sélection judicieuse et persévérante.

Nanti de cet enseignement, M. MEUGNIOT eut la claire vue de son application pratique pour la France. Théoriquement, il eût été conduit à tenter l'amélioration progressive de la Carpe indigène, vu son adaptation certaine au milieu d'élevage par accoutumance héréditaire. Mais que d'années pour mener à bien pareille entreprise ! N'était-il pas mieux indiqué de profiter des résultats acquis en important les divers types ayant donné la meilleure satisfaction à l'étranger ? La préférence serait ensuite donnée à celui qui se comporterait le mieux.

Dès lors, il eût été possible d'engager dans cette voie les exploitants de nos étangs. Mais celui qui l'avait discernée était trop modeste et prudent pour conseiller une méthode avant de l'avoir contrôlée. Il était trop actif — disons même : trop passionné — pour laisser à d'autres le souci comme l'attrait des essais. Aussi le public ne sut-il rien de l'œuvre à laquelle se voua M. MEUGNIOT, jusqu'au jour où il parvint à des résultats positifs.

Seuls quelques intimes ont su, par d'amicales confidences, ce que l'accomplissement du programme arrêté vers la fin de 1903 a exigé de démarches, de peines et de frais.

Tâche délicate, en effet, que l'importation des Carpes dites nobles de l'Europe centrale. D'abord, pour les obtenir, pourparlers laborieux aggravés, pour le solliciteur, par sa connaissance rudimentaire de l'allemand. Ensuite, il s'agissait de prendre livraison, sur l'emplacement des frayères, de minuscules alevins âgés de cinq à six jours. Ils n'arrivaient à bon port que moyennant un transport rapide et des soins attentifs en cours de route. Dans la règle, tout allait à peu près bien jusqu'à la frontière française où on se heurtait à l'incompréhension de nos douaniers et cheminots. Aussi y eut-il des mécomptes d'autant plus vexants qu'ils ne pouvaient être réparés qu'à l'échéance d'un an.

Mais M. MEUGNIOT finit, avec le temps, par réaliser son dessein, à force de persévérance et d'ingéniosité.

En 1909, les essais d'acclimatation avaient eu ampleur et durée suffi-

santes pour être déjà probants. Cédant alors aux sollicitations d'un ami, M. MEUGNIOT se décida à faire connaître les résultats acquis de ses recherches en participant à l'Exposition internationale de l'Est de la France, à Nancy.

Ce fut la première présentation de sujets d'élite élevés en France. L'événement, pour n'avoir pas peut-être fait grand bruit sur le moment, a été gros de conséquences. Il paraît donc instructif de reproduire, en l'abrégant, le compte rendu inséré au rapport général de l'Exposition.

« Une seule exploitation d'étangs se trouvait représentée... celle de la Corveraine... la seule où l'on ait franchement rompu avec la routine.

« Ailleurs... à l'empoissonnement... on se contente d'utiliser, tels quels... les jeunes sujets trouvés lors des pêches. Dans ces conditions... le produit des étangs est inférieur...

« Or, il est possible, et la chose se pratique en Allemagne,... d'obtenir, par sélection, des races à croissance rapide chez lesquelles la place occupée par les parties non comestibles est réduite au minimum.

« Les plus répandues sont celles de Bohême et de Franconie, à dos large ; d'Aischgrund et de Galicie, à dos élevé.

« M. MEUGNIOT a essayé, dans ses étangs... ces différentes races... et constaté que la Galicienne était celle donnant le meilleur rendement.

« Le choix de la race n'est pas tout, il faut élever avec soin et méthode.

« Le système en usage à la Corveraine est celui de Dubisch simplifié... Les reproducteurs sont mis au printemps dans des frayères de construction spéciale ; on y pêche les alevins deux ou trois jours après leur naissance pour les placer dans des étangs dont le sol a été légèrement cultivé et fumé avant l'hiver et dont la mise en eau n'a lieu que quelques jours avant l'empoissonnement.

« A l'automne les carpillons pesant de 40 à 60 grammes sont placés dans d'autres étangs où ils restent jusqu'à la fin de l'été suivant. A ce moment le poids des sujets est de 300 à 400 grammes. Enfin, au bout du troisième été..., les Carpes sont marchandes et pèsent de 800 à 1.200 grammes. »

Les directives essentielles se trouvaient ainsi données. Sans doute, la Corveraine ne soutenait pas encore la comparaison avec Wittingau, mais ces résultats initiaux étaient encourageants. En tout cas, M. MEUGNIOT avait atteint son but : l'introduction et l'acclimatation en Franche-Comté de Carpes d'élite.

Cette heureuse initiative et ce patient effort furent récompensés par l'attribution d'une médaille d'argent. Pour un exposant à ses débuts, c'était mieux qu'il ne peut sembler, l'usage étant d'établir surtout à l'ancienneté les palmarès d'expositions.

Peu importait, d'ailleurs ; l'essentiel pour M. MEUGNIOT — et pour le pays — était la résurrection qui allait s'ensuivre d'une branche quasi morte de notre économie agricole.

(A suivre).